

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

Vol. I

MONTREAL, SAMEDI, 12 JUILLET 1884

No. 29

Le Journal du Dimanche

BUREAUX, 43 RUE ST. GABRIEL, MONTREAL.

ABONNEMENT :

Canada et États-Unis, un an	- - -	\$2.00
" " " 6 mois	- - -	1.00
Le numéro	- - -	.05

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

AUX ABONNÉS RETARDATAIRES.

Nous prions nos abonnés qui sont en retard dans le paiement de leur abonnement de vouloir bien se mettre en règle de suite avec l'administration du Journal, en expédiant par la malle le montant dû.
Nous espérons qu'il n'y aura pas de retardataires.

SOMMAIRE

Poésie: L'Avare, par A. Morisset—Parlons le français—Chronique, par Fernand—La chasse à la Tarentule, par le Dr. George Leclerc—Une affaire d'honneur, par Zip—Cà et là—Le coin pour rire—Feuilleton: Le Secret de Roch.

Un accident arrivé à notre presse a empêché le JOURNAL de paraître la semaine dernière.

L'AVARE.

Être abject et sordide où s'incarne le vice,
Figure calcinée aux chauds brasiers de l'or :
O quelle passion ! Quel horrible supplice !
Que cette immense soif d'amasser un trésor.
Entasser des écus, en entasser encor,
Faire de la Fortune un odieux complice,
Insulter à la vie, insulter à la mort :
Voilà ton œuvre immonde, ô dieu de l'Avarice ?
Rajuste tes haillons et marchande ta tombe ?
Car voilà du Grand Jour le grand voile qui tombe ;
Il te faudra quitter ton or tout frais compté !
Auras-tu vécu ? Non ! Et ta triste existence
S'éteindra sans remords, comme sans espérance,
Pour commencer hélas ! sa longue Eternité.

ALFRED MORISSET.

Ste-Hénédiène, juin 1884.

PARLONS LE FRANÇAIS.

Il nous a fait plaisir d'entendre l'autre jour, dans une séance du Congrès National, un homme distingué, Mgr Laffèche, insister comme il l'a fait sur l'importance de parler le français. Après avoir dit qu'on pouvait bien apprendre l'anglais, comme relations d'affaires, il a ajouté : "Mais j'aime bien un Canadien qui parle mal l'Anglais."

Cette parole est tout un enseignement qui a dû faire rougir de honte certains anglicisés qui font parade de parler l'anglais. Il y en a qui se croient plus intéressant lorsqu'il parle une langue étrangère et paraissent vouloir se donner du relief en cherchant à passer pour un Anglais. Que c'est attrayant de passer pour un autre ! Chose singulière, ces gens qui veulent passer pour tout ce qu'il ne sont pas, ne cherchant pas à passer pour des hommes d'esprit. L'idée ne leur en vient pas. L'idée ! c'est tout ce qui leur manque.

L'anglomanie a aussi atteint jusqu'à la société féminine. Celles qui sont tentées de s'angliciser sont rares, mais c'est déjà trop de quelques unes. L'idée de passer pour des anglaises paraît être l'objet de leur ambition. Chacun prend son bonheur où il le trouve. Voyez ces dames qui entrent dans un magasin. Elles se garderont bien d'adresser la parole en français. Elles parleront l'anglais et poseront à l'anglaise. Le seul bénéfice qu'elles en retirent c'est qu'elle paieront plus cher les marchandises qu'elles auront achetées à l'anglaise.

Sachons donc apprécier la langue française et se faire un point d'honneur de la parler correctement. Les Anglais eux-mêmes qui peuvent apprendre le français aiment notre langue. A Londres la bonne société anglaise sait très bien le français. C'est de bon ton. La princesse Louise, pendant son séjour au Canada parlait le français à Ottawa, aux réceptions officielles.

Ici, à Montréal, les Anglais ne se font pas un point d'honneur de parler le français, mais c'est uniquement parce qu'il ne peuvent pas l'apprendre. Si le français était leur langue maternelle, ils ne voudraient jamais parler une autre langue. Pour nous canadiens-français, ça doit être un titre de gloire que de bien parler le français. Nous devons tenir à notre langue comme à notre religion, qui sont les éléments du peuple canadien ; car la langue française est le signe de notre nationalité comme le signe de la croix est la marque du chrétien.

Restons canadiens-français et parlons notre langue. Mgr. Laffèche disait dans son discours au Congrès national : gardons la foi de nos pères et la langue de nos mères. C'est une langue qui ne périt pas. Celui-là qui rougirait de passer pour canadien-français, il serait un

renégat, un traître à sa patrie. Le canadien n'est inférieur à personne. Il est aussi homme d'affaires que n'importe quel anglais.

Et la femme canadienne n'est surpassée par aucune autre femme. Elle est une des plus belles femmes du monde et est distinguée dans ses manières comme dans son langage. Spirituelle autant qu'une française, et plus qu'une anglaise, elle est remarquable sous le rapport de l'intelligence. C'est donc avec raison qu'on dit :

Vive la Canadienne et ses jolis yeux doux.

CHRONIQUE

On me dira peut-être que c'est une vieille habitude et que les vieilles habitudes deviennent une seconde nature, mais je vais quand même commencer cette chronique en découplant d'un journal des États-Unis le passage suivant :

"Pendant certaines fêtes qui avaient lieu dans la Grèce antique, il était permis aux femmes de s'emparer des vieux garçons et de les rouler de la belle façon. On les punissait ainsi de leur ingratitude envers le beau sexe. Souvent on leur donnait des râclées telles que les pauvres célibataires perdaient, dans la "mêlée, le peu de cheveux qui leur restaient."

Je ne viens pas me constituer le défenseur d'une classe ou plutôt d'une caste qui n'en a pas besoin.

Je veux tout simplement faire remarquer à l'auteur de ces lignes, qu'il fait un voyage bien inutile en remontant dans la Grèce antique pour puiser son exemple.

La même chose absolument, existe de nos jours, avec cette légère variante, que les "certaines fêtes" sont remplacées par les 365 jours de l'année.

De tout temps et aujourd'hui surtout, les femmes et les filles se "permettent de s'emparer des vieux garçons et de les rouler de la belle façon."

Si on ne leur arrache pas les cheveux, c'est que la plupart ont pris la résolution de n'en plus porter.

Une autre manie aussi ennuyeuse, que je voudrais bien voir disparaître, c'est d'accuser les célibataires "d'ingratitude envers le beau sexe."

Ce sujet est tellement rebottu que pour s'y risquer il faut un esprit que toutes n'ont pas, et de plus il est entièrement faux.

Sur cent vieux garçons il n'y en a pas deux qui le soient de propos délibéré. Qu'on me donne des noms, qu'on me cite des exemples, et

je me fais fort de leur trouver à tous des explications plausibles et prise dans la nature.

Car, à la fin du compte, ce sont des mortels comme les autres, et pour avoir échappé à certaines pénibles nécessités de notre existence ils n'en sont pas moins hommes.

Parceque leur vie a subi le contrôle de certains événements, de certaines influences qui les fait échapper à une carrière pleine de périls et de responsabilités, il serait ridicule de leur vouer une haine sans trêve, et de vouloir reprendre pour leur compte ces éternelles fadaïses sur les belles-mères, qui, après tout, ont peut-être une excuse dans la sottise de ceux qui mettent tant d'empressement à prendre leurs filles.

D'autres individus beaucoup moins intéressants et pour lesquels je n'ai pas la moindre pitié, ce sont ces poseurs au scepticisme, dont la vie n'est qu'un long babillement, qui vont répétant partout qu'ils s'ennuient; qui n'ont que des sourires de dédain pour toutes les nobles entreprises; qui, d'un air qu'ils croient fin, indiquent des motifs intéressés à tous les dévouements; qui raillent ceux qui n'ont pas honte de laisser voir qu'ils ont un cœur.

Ceux là je les livre sans regret à toutes les femmes de la Grèce et du Canada.

Arrachez leur les cheveux si le cœur vous en dit, car jamais vous ne leur ferez comprendre qu'ils sont ridicules avec leur cynisme affecté et que pour devenir un grand homme il faut faire autre chose que répéter partout ce vers de Musset :

"Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux."

Je les vois, désabusés, ennuyés, étonnamment sombres, curieux de toutes les perversités. Les tristesses de Baudelaire ont glacé les sourires de leur jeunesse.

Ces petits-maitres, ironiques et froids, se piquent d'originalité. Leur art sort du tombeau. Leurs livres ont le piment et les polissonneries des vieux comtes d'amour; mais les inquiétudes d'un érotisme raffiné en ont banni la naïveté savoureuse. Cervelles confuses; cabarets gothiques où ne résonne point le rire franc des aïeux.

La forme bizarre suffit à ces blasés. Le fond est ce qui les touche le moins. En vers, comme en prose, ils ont le souci du compliqué; la simplicité leur est en horreur. Sceptiques et frivoles, leur ironie a tué l'enthousiasme. Ils sont jeunes, et ils ne savent point aimer. Plus d'illusions; plus de fleurs au printemps; pour eux le roman du cœur est un mensonge, la vie n'est qu'un jeu de mots. Le beau n'est que l'impression du moment; l'art est une intention et n'a point de morale.

Comme entremet laissez-moi vous raconter les aventures matrimoniales de monsieur James T. Mooney, d'une petite ville de la Pennsylvanie. Vous me direz si cela vaut mieux que d'être vieux garçon :

Il y a deux ans, il était fiancé à Anna McGarrey, fille d'un riche fermier du comté, quand celle-ci vexée de ce qu'il faisait l'aimable avec d'autres demoiselles à un pique-nique, lui rendit brusquement sa parole. Et d'UNE! James, pas fier, fit aussitôt la cour à Bettie, sœur d'Anna—seize ans—et fut accepté d'emblée. Et de DEUX! La veille du jour fixé pour le mariage, il dit à Bettie quelque chose de désagréable. V'là, Bettie le remercie et l'envoie promener. Et de TROIS! Anna, bonne fille,

lui écrit pour le plaindre de sa déconvenue. Il va voir Anna, se réengage—et de QUATRE!—et finalement l'épouse. Et de CINQ! c'était ça, en 1883, aux prunes. L'hiver dernier, Anna meurt—et de SIX!—James refait la cour à Bettie—et de SEPT!—et voilà qu'il vient de l'épouser—et de HUIT!—au grand ébahissement de ses contemporains, qui en sont à se demander ce qui va maintenant lui arriver de curieux—et de NEUF!

Mes lecteurs peuvent se rassurer, le choléra ne viendra pas à Montréal. Ce ton d'assurance va peut-être vous surprendre mais voici l'explication. Je tiens la chose d'un de mes amis qui s'y connaît, puisque son parent est échevin et membre du comité des chemins. Il dit que ce choléra n'osera pas venir ici, parce que la ville est trop sale, il craindrait d'attraper la diphthérie.

L'éducation de nos jeunes filles laisse à désirer. Une d'elles qui revenait de visiter une ménagerie raconta à sa mère qu'un singe lui avait parlé. Une jeune fille qui confond ainsi un singe avec un *dude* aurait besoin de prendre quelques leçons d'histoire naturelle. Il est vrai que le singe est moins mal habillé, mais il a l'air beaucoup moins niais que le *dude*.

Mot de la fin :

M. X... se trouve un peu gêné d'argent. Il prend dans son buffet quelques pièces d'argenterie, et s'en va droit au Mont-de-Piété voisin.

—Vous demandez?... lui dit le garçon de bureau.

—Dame! votre patron, le préposé aux engagements.

—Il n'est pas là. En ce moment, il déjeune.

—Voilà qui est vexant. J'avais absolument besoin de lui parler.

—S'agit-il d'affaires particulières?

—Oh! partie cuillères... partie fourchettes!

FERNAND.

LA CHASSE A LA TARENTULE

SOUVENIR D'UN VOYAGE A SANTA FÉ, NOUVEAU MEXIQUE

Vraiment, mon cher éditeur, vous n'êtes pas raisonnable!!!

Je n'ai pas le temps de vous conter une petite aventure de voyage que vous me dites de suite. "Ah! mon cher Docteur, publiez donc cela dans le *Journal du Dimanche* je suis certain que ça prendra."

Mais en vérité, pensez-vous sérieusement qu'on a rien que cela à faire? Vous ignorez donc que quand on est employé d'un gouvernement quelconque, que pour vous êtes agréable, il nous faut prendre sur nos heures de sommeil pour écrire pour votre excellent journal. Car, en général, nous sommes trop consciencieux, pour ne pas employer toutes nos heures de bureau à travailler pour le ministère auquel nous sommes attachés.

Mais ne discutons pas cette question et arrivons de suite à notre sujet, et pour cette fois je vous tiens pour averti qu'à l'avenir je ne me laisserai plus prendre à nos petits airs séducteurs.

Pour lors donc je quittais Montréal le 29 juin de l'an de grâce 1883, le soir même de la fête de St. Pierre et St. Paul, au milieu d'une pluie torrentielle. La gare Bonaventure brillamment

éclairée sous le jet de ses nombreux becs de gaz, présentait une apparence d'activité extraordinaire que je ne lui connaissais pas, mais dont la cause me fut bientôt expliquée quand j'appris que le Grand Tronc, commençait, ce soir là, l'émission des ses billets d'excursion. à l'occasion du "*Dominion Day*."

A dix heures précises j'entrai dans mon "*Pulman*" où je trouvai beaucoup de mes connaissances, recrutées parmi les différents éléments de notre société Montréalaise. Mes deux compagnons de voyage S. C. S*** H. L. C*** et moi, nous avons décidé de nous coucher de bonne heure, sachant que pour tout plaisir nous n'avions pour perspective devant nous, que la monotonie d'un voyage ininterrompu en chemin de fer de cinq mortelles journées.

Mais au moment de m'étendre je me sens saisi par cinq ou six bras vigoureux qui m'entraînent à ce bout du pulman qu'on dit être spécialement réservé aux fumeurs. Dans l'espace de dix ou douze secondes, je suis pressé, bousculé, tiré à droite et à gauche et finalement bien installé dans un excellent fauteuil, mes deux mains ne suffisent pas pour répondre à l'étreinte de mes amis.

On me propose une partie de "*Euchre*" j'accepte. Mais comme beaucoup d'autres parties de cartes "*le Euchre*" est assez intéressant pour les joueurs, mais insipide pour les spectateurs. Ça ne devait pas durer et ça ne dura pas. Mes amis, je dois le dire, étaient de vrais anglais en congé et paraissant décidés à faire une noce en règle, à preuve les nombreuses gourdes exhibées par chacun des membres de ce cercle joyeux.

On prit une *nippe*, puis une deuxième et peut-être une troisième et ceci :

Nous mit la bonne humeur au cœur.

Vous savez que messieurs les Anglais aiment beaucoup nos chansons populaires canadiennes et je fus invité à me joindre au chœur improvisé et à répondre à cette jolie chanson de *l'Allouette* que j'eus peine à reconnaître, chantée par des anglais "pur sang." Jugez en plutôt vous-même.

*Allouette, gentle Allouette
Allouette d'je te ploumerai
d'Je te ploumerai le tête
d'Je te ploumerai la aile.
d'Je te ploumerai la bec.
Allouette!!!*

Après avoir bien ploumé cette "*gentle allouette*," jusqu'à sa dernière ploume, on prit enfin le "*Night Cap*" et chacun se dirigea vers son lit, où on ne tarda pas à ronfler comme des tuyaux d'orgue mal accordés.

Le matin quand je me levai, le nombre de mes amis de la veille avait beaucoup diminué, et je les avais tous semés en route avant d'arriver à Toronto.

Mais votre chasse à la Tarentule?

Patience, laissez moi donc arriver à Santa Fé, mardi à 6 heures p.m. le soir du "*Glorious 4th. of July*" après cinq jours et cinq nuits en chemin de fer.

Ici charmantes lectrices, cher lecteur, et vous même gentil éditeur, courbez gracieusement la tête et saluons ensemble, "*Santa Fé de San Francisco de Asis*" la plus ancienne ville des Etats-Unis.

Admirons, en passant, l'esprit de foi qui animait nos pères. Quand ils prenaient possession d'un pays c'était toujours en y plantant d'abord la croix, et en mettant le pays sous la protection d'un saint. L'histoire de Santa Fé n'est-elle pas d'ailleurs l'histoire de toutes nos anciennes villes d'Amérique?

Je vous ai invité à saluer Santa Fé comme la plus ancienne ville des Etats-Unis, et je tiens,

à vous prouver que j'ai eu raison de vous faire cette invitation.

On s'accorde assez généralement à fixer la découverte de l'Amérique, par Christophe Colomb, vers l'an 1492, mais on a trouvé à Santa Fé la preuve irréfutable qu'elle était occupée par les anciens Aztecs en 1325, et la véritable époque de sa fondation se perd dans la nuit des temps. La population actuelle de Santa Fé est de 9,000 à 10,000 âmes. La ville a un petit air oriental qui, malgré vous, vous ramène au Caire et aux anciennes villes bibliques. Les rues sont étroites et les maisons construites en *adobe* sorte de briques cuites au soleil, ont cependant un certain *chic* plein de charmes, et l'intérieur aujourd'hui, grâce à l'innovation des perfectionnements modernes, ne laissent absolument rien à désirer sous le rapport du luxe et du confort. Un des principaux objets d'intérêt de Santa Fé c'est le *Palais* qu'on suppose avoir été bâti par des sauvages en 1581 avec des matériaux pris des anciens *pueblos*. Ses murs, en plusieurs endroits ont quatre, cinq et même jusqu'à sept pieds d'épaisseur.

C'est ici que vivait et régnait "le Capitaine général Espagnol" qui quoique général seulement de nom était d'effet "Roi." C'est ici que s'organisèrent les plans de guerre et de défense contre les incursions des bourgades sauvages qui ont si souvent troublé ce pays. C'est dans l'intérieur des murs de ce palais que furent enfermés tant de hauts personnages qui, sans forme de procès et sans examens, furent menés à la mort par l'ordre de l'homme du palais. L'histoire du palais c'est l'histoire de Santa Fé.

J'ai visité en détail et avec un immense intérêt l'Eglise *San Miguel*, vieille relique en *adobe* qui compte 333 ans d'existence, et dont les murs lézardés ont été les silencieux témoins des pieuses émotions d'un peuple d'une foi vive. Tout dans ce vieux sanctuaire catholique porte l'empreinte ineffaçable d'une époque glorieuse où les droits indiscutables de l'Eglise sur l'Etat étaient reconnus et admis par tous les peuples. Mais hélas *tempora mutantur*, et il faut bien l'ajouter, *et nos mutamur cum illis*!!!!

Santa Fé possède encore une foule de souvenirs historiques, tous d'un intérêt archéologique immense. Mais je ne dois pas oublier que j'ai promis de vous entretenir surtout d'"une chasse à la tarantule" et que je dois accomplir ma promesse, même au sacrifice de mes études historiques, ethnologiques, et anthropologiques.

C'était le 7 juillet, trois jours après mon arrivée à Santa Fé; j'avais occupé tous mes moments de loisir à visiter l'exposition dite *Tertio Millennial Anniversary celebration*, c'est-à-dire en bon français le "Trois cent trente-troisième Anniversaire" de la fondation de Santa Fé. J'avais eu le temps de faire connaissance avec plusieurs tribus sauvages, entr'autres avec les "Mascarillo Alpaches," "les Thaos," "les Navajos," les Tesuques et "though last but not least" les *Zunis*, mes amis de prédilection. Nous avons été, mes amis et moi, les objets d'une réception officielle, comme DELEGATION CANADIENNE, qui était de nature à nous mettre dans la confusion si nous avions eu un peu moins d'assurance. Toutes les sommités de Santa Fé, y compris le Gouverneur, Son Eminence l'Archevêque, M. le Maire, le Brigadier Général et autres dignitaires de l'endroit, s'étaient réunis pour nous recevoir avec tous les honneurs dus à l'élévation de notre position. Et pour couronner dignement cette mémorable journée, nous fûmes gracieusement invités, par les militaires en garnison, à assister à une soirée dansante, donnée spécialement à notre intention aux quartiers généraux.

Comme des *gentlemen* de bonnes manières, nous eûmes soin de ne pas arriver à cette soirée avant 10 heures p.m. De cette façon nous étions certains de nous faire remarquer dès notre arrivée. Nos désirs furent plus qu'exaucés comme nous pûmes nous en convaincre, en faisant notre apparition, par les exclamations de toute l'assistance "Voici la délégation Canadienne." Nous primes juste le temps de passer à la salle de toilette, de nous donner un coup de brosse, de friser un peu nos moustaches, et escortés d'un capitaine, d'un lieutenant et d'un sous-lieutenant nous faisons éruption dans la salle de bal, juste au moment où finissait la dernière mesure d'un quadrille entraînant.

La cérémonie de la présentation commença et devant chaque jolie femme nous avions le plaisir d'entendre décliner nos noms et prénoms. Pour mes deux compagnons de voyage ça allait bien, leurs noms furent articulés en anglais de manière à ne pas laisser d'équivoque; mais quand il s'agissait d'un nom français, je fus moi-même surpris de m'entendre appeler sous un nom que je ne reconnaissais pas comme celui sous lequel mon père avait été connu. Mais ceci n'est qu'un détail, continuons, car j'ai hâte d'en arriver à l'histoire de ma fameuse chasse.

Avec une politesse, toute française, ces messieurs s'occupèrent de suite à nous trouver des *partenaires* et jusqu'à minuit nous fûmes constamment en place, partageant nos faveurs et jouissant du plaisir d'un quadrille, d'un lancier, d'une valse, d'une *masurka* et d'une danse mexicaine dont j'oublie le nom, mais dans laquelle je me souviens d'avoir commis une foule de gaucheries, au grand plaisir d'une gentille mexicaine, qui mettait une excessive bonne volonté à m'instruire. Je ne sais pas même si je n'ai pas mis un peu d'obstination à ne pas apprendre, tant j'éprouvais de charmes à recevoir une leçon dictée dans un français fortement accentué d'espagnol qui lui donnait encore plus de piquant.

Vous l'avouerez-je, Mesdames, je passai agréablement deux heures et ce fut à regrets que je me vis obligé de me séparer d'une aimable société qui gagnait énormément à être connue. Mais que voulez-vous avec les militaires il faut respecter la consigne, et il était décidé que la soirée devait être terminée à minuit précise. On se sépara donc en se faisant mutuellement des compliments (il paraît que c'est une coutume espagnole,) tout en promettant de se revoir le lendemain sur le terrain d'Exposition. Je fus charmé de ma soirée, car je fus convaincu que la délégation Canadienne avait noblement fait son devoir tout en produisant une favorable impression.

Nous allions nous retirer, nous avions même endossé nos paletots, et on commençait à se presser chaleureusement la main quand M. le Capitaine *** nous invita poliment à passer dans sa chambre particulière. Il y mit tant d'insistance et tant de grâces, qu'il nous fut impossible de résister à son invitation. La chambre du capitaine, située au milieu du corps de logis est une vraie chambre de garçon, pour dire vrai, de *vieux garçon*. Il y règne un gracieux désordre, on l'on aperçoit bien l'absence de la *femme de ménage*, mais tout de même elle a un certain charme *sui generis*.

L'ameublement se compose d'abord de la couchette de fer réglementaire et de la chaise de camp non moins réglementaire. Quelques chaises de fantaisie, une table ovale couverte de plans de campagne, au milieu desquels on rencontre des pipes de toutes espèces et de tout âge, dont chacune a une légende qui lui est particulière. Un buffet en accajou garni de bouteilles

de couleurs, de formes et de dimensions différentes et pleines d'un liquide varié pouvant satisfaire les goûts les plus capricieux. Des peaux d'ours, des bois de rennes, des échantillons des nombreux minerais du Nouveau Mexique, des faisceaux d'armes, qui appartiennent à des temps passés, une collection de silex sous forme de flèches, de haches, de gouges, et de vieux pots en terre cuite, une collection d'oiseaux empaillés, sans compter une foule de curiosités intéressantes, complètent la chambre du brave capitaine.

En bon militaire il nous entretint de ses nombreuses campagnes, ayant soin d'appuyer sur le fait qu'il avait commencé sa carrière comme simple soldat dans les rangs pour arriver aujourd'hui à être capitaine. Il nous mon-

(La fin au prochain numéro.)

DR. GEORGES LECLERE.

UNE AFFAIRE D'HONNEUR.

(Suite et fin.)

Puis se tournant vers les matelots, il ajouta d'un ton rapide, mais ferme :

"Vous savez qu'en aucune circonstance et pour aucun motif, je ne serais capable de vous tromper. Ainsi, écoutez-moi avec attention. Cette brute que vous voyez là, le domestique du lieutenant Arquellas, a mis le feu avec sa chandelle au rhum qu'il volait; toute la cale est en feu, et ce serait une perte de temps bien précieuse que de chercher à l'éteindre."

Un cri de fureur et d'effroi éclata dans l'équipage. Les matelots, d'un bond, se précipitèrent vers les chaloupes; mais ils s'arrêtèrent devant un ton ferme et décidé du capitaine.

"Que pas un ne bouge! Écoutez-moi. S'il y a du discord et de la précipitation, nous sommes tous perdus! Avec du courage et de la résolution, tout le monde à bord peut être sauvé avant que le feu n'atteigne les poudres. Et, souvenez-vous, ajouta-t-il en recevant ses pistolets d'Hawkins et en les armant, que j'envoie une balle au premier qui osera désobéir, en que tous mes coups portent. Allons! à l'œuvre, résolument et avec énergie!"

C'était un beau spectacle à voir l'influence exercée sur ces hommes par les paroles et l'attitude aussi énergique qu'imposante du capitaine. La terreur panique qui les avait saisis avait fait faire place à une ferme résolution, et en très peu d'instants les embarcations furent à l'eau.

"Très bien! mes braves, très bien! Nous avons du temps devant nous. Que quatre de vous reste avec moi (et il dit leurs noms); que trois autres sautent dans chacune des chaloupes, deux dans le canot, et qu'on les amène du côté du navire qui regarde la terre. La précipitation ferait chavirer les embarcations et nous ne pourrions garder qu'un passage."

Cependant les passagers étaient accourus sur le pont, à demi vêtus et dans l'excès de terreur; car tous savaient qu'il y avait une grande quantité de poudre à bord. Dès que les embarcations eurent touché le côté du navire, les hommes, blancs et gens de couleurs se précipitèrent pour passer avant les femmes et les enfants, ne songeant, pas en apparence à ceux qu'ils sacrifiaient, tant ils étaient pressés d'échapper au volcan qui rugissait sous leurs pieds.

Mais le capitaine, aidé de quatre rigoureux matelots qu'il avait choisis à dessin, les repoussa violemment.

"Arrière! arrière! s'écria-t-il d'une voix tonnante. Nous devons suivre ici l'ordre d'un con-

voi funèbre. D'abord les femmes et les enfants, puis les vieillards. Donnez la main à la senora Arquellas, puis à dona Antonia, sa fille; vite!"

Comme la jeune fille, plus morte que vive, était sur le point de descendre, un jet de flamme s'élança de la principale écoutille avec le bruit d'une explosion. Les passages laissèrent échapper un cri de terreur, et il s'élevèrent pour atteindre l'échelle. Du pont se fraya un passage à travers les matelots avec la violence d'un insensé, et hurta si fortement Antonia que, sans la vigueur, et les efforts du capitaine, elle aurait été précipitée à la mer.

"Arrière, misérable! arrière, lâche!" c'écria le capitaine exalté à l'excès par le changer de la jeune fille.

Et le saisissant fortement au collet:

"Regardez, dit-il, regardez là un moment!"

Et, du bout de son pistolet il lui montrait plusieurs requins, qu'à la lueur rouge des flammes on apercevait distinctement à peu de distance du navire.

"Matelots! s'écria-t-il, laissez tomber à la mer quiconque voudra passer avant son tour.

—Oui, oui, capitaine," dirent en chœur les hommes.

Cette terrible menace rétablit aussitôt l'ordre.

On embarqua ensuite les femmes et les enfants de couleur, la chaloupe paraissait pleine.

"Au large! s'écria le capitaine; la chaloupe ne peut sans danger en prendre l'avantage."

Un gémissement étouffé fut entendu et compris.

"Arrêtez un moment reprit le capitaine; faites descendre senor Arquellas... Bien, partez, et vite."

La seconde embarcation fut prudemment chargée. Les hommes de couleur, un seul excepté, et les trois américains descendirent.

"Vous êtes un noble cœur, dit M. Desmond en saisissant la main du capitaine, et j'étais fou de..."

Passez, dit le capitaine; ce n'est pas le moment des compliments."

Passez, dit le capitaine; ce n'est pas le moment des compliments.

L'ordre de gagner au large venait d'être donné, quand le regard du capitaine tomba par hasard sur moi, qui, muet d'effroi et placé derrière lui, m'appuyais sur le bastingage.

"Un moment! s'écria-t-il, voici un jeune homme dont le poids ne peut vous nuire."

Et il me fit descendre doucement dans la chaloupe, me disant à voix basse:

"Ned, parle de moi à ton père et à ta mère, s'il arrive que je ne les revoie plus!"

Il ne restait plus qu'un canot pouvant contenir au plus huit personnes, et on se demandait avec anxiété comment, outre les deux matelots qui s'y trouvaient déjà, il pourrait prendre le lieutenant Arguellas, M. Dupont, un homme de couleur, quatre matelots et le capitaine. Tous pourtant furent promptement embarqués, excepté ce dernier.

"Peut-il en porter un autre?" demanda-t-il d'une voix ferme comme auparavant.

Mais je remarquai que sa figure, bien que pleine de résolution, était d'une pâleur mortelle.

"Puisqu'il s'agit de vous nous le ferons volontiers; mais nous sommes terriblement chargés, et il y a là de bien dangereux voisins.

Attendez un moment. Je ne puis quitter le navire tant qu'il y a une âme à bord."

Il passa rapidement à l'avant, et reparut avec le corps encore inanimé du domestique du lieutenant qu'il fit descendre dans le canot.

Le capitaine dut entendre un sourd murmure; mais il lança dans la mer la corde du canot en criant:

"Maintenant, partez et sauvez-vous."

Les rames s'abaissèrent et le canot partit.

Le capitaine, maintenant que tous, excepté lui-même, étaient en sûreté, se mit à examiner avec attention, la main sur les yeux, dans la direction du rivage; bientôt il s'adressa à l'embarcation la plus avancée:

"On doit nous avoir vus depuis quelque temps du rivage; dit-il, et des bateaux de pilotes doivent être en marche, quoique je n'en aperçoive point. Si vous en rencontrez un, dites-lui de faire vite; il me reste encore une chance."

Toute cette scène, ce long supplice, qu'il m'a fallu tant de mots pour retracer si imparfaitement d'après mes souvenirs et ceux des autres, ne dura, d'après ce que m'assura plus tard M. Desmond, que huit minutes, depuis l'embarquement de la senora Arquellas jusqu'au départ du dernier bateau.

Jamais je n'oublierai le spectacle que présentait ce navire en proie aux flammes, le seul objet, nous exceptés, visible au milieu de cette nuit sombre et des vagues de l'océan, et où nous laissions l'homme héroïque qui, après nous avoir sauvés par son courage et sa présence d'esprit, était condamné à une mort inévitable! Nous avions avancé au plus de deux cent yards, lorsque les flammes s'élançant partout à travers le pont, gagnèrent les agrès et quelques voiles, dessinant en traits de feu le corps du navire et les mâts avec les vergues.

Le capitaine, pour ne pas perdre la chance dont il avait parlé, s'était retiré à l'extrémité du beaupré, après avoir laissé aller le foc et la misaine, et là se trouvait-il pour quelque temps à l'abri des flammes: mais à quoi bon, si ce n'est à prolonger les cruelles angoisses de la mort qui le menaçait?

Les embarcations s'éloignaient au milieu d'un profond silence, interrompu seulement par le bruit mesuré des rames, et plus d'un regard s'attachait avec une vive anxiété sur le rivage, dans l'espoir de découvrir enfin le pilote qu'on attendait. Enfin, un cri distinct arrêta presque le battement de mon cœur; les matelots y répondirent, et un bateau s'élança en avant au milieu de l'obscurité, suivi presque aussitôt par un autre.

"Quel navire est-ce? s'écria un homme qui se tenait sur le beaupré du premier bateau.

—Le Neptune et c'est le capitaine Starkey qui occupe le beaupré."

"Cent livres sterling au premier bateau qui atteint le navire!"

—C'est la voix et la figure du jeune Mainwaring, s'écria le pilote. En avant! hurra pour la récompense!"

Et les bateaux s'élevèrent avec la même vigueur sans se douter certainement des dangers de l'entreprise. Un instant après un autre bateau arriva; mais après quelques questions, voyant l'état des choses, il resta en place et prit une partie des passagers. Nos propres embarcations plongeaient trop avant sous le poids de leur charge, et la plus petite surtout était en danger.

Grand Dieu! combien terribles furent nos angoisses d'incertitude pendant tout ce temps; je puis à peine y penser, même aujourd'hui, je fermai les yeux, et, le cœur palpitant, je prêtai l'oreille à l'explosion qui devait tout terminer. Elle vint, du moins il me le sembla, et je me levai brusquement. Mon cerveau était si affaibli sous l'influence d'une maladie récente et de l'effroi que j'avais pris pour la catastrophe les cris bruyants des bateaux du port.

Personne sur le beaupré du Neptune; une corde seulement en pendait. Les deux pilotes, se doutant sans doute du danger, s'éloignèrent

du navire en feu. Cependant nos cris ne cessaient de les encourager. Tout à coup une vaste gerbe de flammes s'élança de la cale; une horrible explosion retentit: je tombai, ou fus renversé, j'ignore comment; la chaloupe fut secouée comme si elle avait été prise dans un violent remous; puis vint le sifflement et le bruit de corps nombreux lancés d'une grande hauteur dans la mer; puis à cette clarté éblouissante, à ce bruit effrayant succédèrent le silence, et une profonde obscurité où l'on ne pouvait même distinguer son voisin. Ce silence fut rompu par des cris partis d'un des bateaux pilotes; nous reconnûmes la voix, et nos vives acclamations manifestèrent au brave capitaine combien nous étions heureux de le voir sauvé.

Une demi-heure après nous débarquâmes heureusement; et comme le navire et la cargaison étaient assurés, le seul résultat d'un désastre qui nous avait mis en si grand danger fut une assez grosse perte pour les assureurs.

Un service d'argent fut présenté au capitaine Starkey dans un diner public donné en son honneur à Kingston. Dans le discours de remerciement qu'il fit à cette occasion, le capitaine expliqua le motif qui lui avait fait refuser obstinément le duel avec M. Despont, duel dont les journaux avaient publié plus d'une variante.

"Resté très-jeune orphelin, dit-il, je fus élevé avec une extrême tendresse par une tante maternelle, mistress C..... (il cita un nom connu). Son mari succomba dans un duel le second mois de son mariage. Ma tante continua à vivre dans la tristesse jusqu'à ce que j'eusse atteint ma dix-neuvième année; je reçus une si vive impression de la douleur qui avait flétri sa vie, et je conçus tant de dégoût et d'horreur pour l'usage barbare qui produisit sa fin prématurée, qu'il eût été inutile de lui faire la promesse solennelle qu'elle me demanda sur son lit de mort de ne jamais, dans aucune circonstance, accepter un duel.

Quand à ce que j'ai fait dans ce malheureux incendie du Neptune, rappelé par mon ami M. Desmond avec trop d'éloges, je n'ai fait que remplir mon devoir; lui et moi appartenons à une race de marins qui tiennent comme sacrée la maxime qu'un capitaine doit être le dernier à quitter ou à abandonner son navire. De plus, j'aurais été le plus grand des lâches de faiblir en présence de... de... c'est-à-dire dans des circonstances qui... Au fait... c'est-à-dire..."

Ici le capitaine rougit et hésita singulièrement; évidemment il n'était pas orateur; je ne sais si son embarras fut causé par l'expression particulière de physionomie de Senor Arguellas, qui venait de se tourner vers lui, ou par le regard qu'il jeta à la galerie, où il remarqua le calme grave de la senora Arguellas, et la rougeur de dona Antonia; mais il continua à bégayer péniblement, bien que la compagnie continuât à l'encourager pour lui donner le temps de se remettre.

Après quelques phrases inintelligibles, il se rassit, plein d'embarras, bien qu'applaudi vivement et au milieu de la bonne humeur générale.

Je n'ai plus que quelques mots à dire. Le capitaine Starkay est depuis longtemps fixé à la Havane, et dona Antonia est devenue mistress Starkey. Trois jeunes Starkey sont depuis venus au monde à ma connaissance, et le capitaine est dans une position florissante. Mais, bien qu'établi dans un pays étranger, il est encore, j'en suis sûr, aussi bon Anglais et sujet aussi loyal de la reine Victoria, que le jour où il jeta le verre de vin à la face du créole de Cuba. Je ne sais pas ce qu'est devenu Dupont, et, à vrai dire, je ne m'en suis pas beaucoup

inquiété. Le lieutenant Arguellas est arrivé au grade de major ; du moins je suppose que ce doit être le major de ce nom que les journaux dirent avoir été blessé légèrement dans l'expédition du filibustier Lopez

— Et vous, monsieur le conteur, me dit un lecteur, comment cela va-t-il, maintenant ?

— Moi... je vais assez bien, merci !

ÇA ET LÀ.

Il paraît que le bill pour permettre le mariage entre beaux-frères et belles-sœurs pourrait bien être adopté cette fois par la chambre des lords en Angleterre.

On a tenté d'introduire cette loi au Canada, il y a quelques années. L'Église permet ces mariages, nous ne voyons pas pourquoi la loi les défendrait. Cette loi serait vue avec autant plus de faveur qu'elle donnerait à un homme la chance de n'avoir qu'une seule belle-mère, en épousant la sœur de sa femme.

Le terme d'office du Lieutenant-Gouverneur Robitaille expire au mois d'août. Il est question, pour le remplacer, de l'Hon. Rodrigue Masson ou de l'Hon. M. J. C. Chapais. On a aussi parlé, il y a quelque temps de M. Alonzo Wright comme devant succéder à son Honneur M. Robitaille. Ce serait pour le moins assez singulier de voir un Anglais lieutenant-gouverneur de la Province de Québec.

Le choléra sévit dans les principales villes de l'Europe. L'arrivée de cet hôte dangereux paraît jeter l'alarme dans le vieux monde et même dans l'Amérique. On dit que les Américains ne voyageront pas en Europe cet été. Il est probable qu'ils prendront la route du Canada. Tant mieux. Ça leur donnera occasion de visiter notre pays qui est un des plus beaux du monde entier.

Madame Aug. Robert, qui était allée à Paris pour perfectionner les grands talents dont elle est douée, doit revenir à Montréal à la fin de juillet. Pendant son séjour à Paris elle s'est faite une réputation de grande artiste. C'est une cantatrice de mérite qui promet de devenir une étoile.

Elle revient accompagnée de son professeur, Mme la baronne de Corvaia.

Un meurtre, qui a été probablement involontaire, a été commis à Montréal. C'est une conséquence de la boisson. L'ivrognerie est la cause des trois quarts des crimes qui se commettent.

Deux jeunes gens du nom de John Callaghan et Bernard McDonald se rencontrèrent dans une buvette et une querelle s'engagea entre eux à propos d'une jeune fille. Définitivement McDonald s'en alla chez lui et Callaghan passa la nuit à boire à l'hôtel.

Le lendemain, alors qu'il était en état d'ivresse, il rencontra son rival de la veille. Callaghan se rua avec fureur sur McDonald qui passait tranquillement. Ce dernier avertit son assaillant qu'il ferait mieux de se tenir tranquille. Voyant que c'était inutile, il frappa Callaghan qui tomba à la renverse contre un mur et lorsqu'on le releva il était mort.

Il vient de se former à Versovie un comité pour l'organisation d'une exposition internationale de *beautés féminines*.

Les prix consisteront en médailles d'or et d'argent et en primes particulières. Qu'on se le dise !

On affirme positivement que M. Henry Abbey a conclu des arrangements en vertu desquels Mme Sarah Bernhardt fera une autre tournée professionnelle en Amérique, sous sa direction pendant la saison de 1884-85. Il y a eu une espèce de contestation triangulaire pour l'engagement de la célèbre actrice entre le colonel Allston Brown, M. Abbey et M. Mayer, directeur du théâtre parisien de la Porte-Saint-Martin. Le colonel Brown a été aisément distancé, grâce aux offres plus tentantes de ses deux rivaux, et le résultat final a été un compromis entre MM. Mayer et Abbey. M. Mayer aura un certain contrôle sur les engagements de Mme Bernhardt, en France ou hors de France, pendant cinq ans, et il la prêtera à M. Abbey pour la saison prochaine. Les conditions de la convention entre MM. Mayer et Abbey ne sont pas connues, mais la somme que le directeur américain payera à Mme Bernhardt sera de \$600 par représentation, plus tant pour cent des recettes quand elles dépasseront un montant déterminé.

Les dépenses ordinaires du Pape Léon XIII sont de 5,000,000 francs par année. Les circonstances exigent quelquefois 7,000,000, de ce montant 500,000 sont distribués en aumônes.

L'Impératrice Eugénie rédige un livre de "Mémoires" qui seront publiés en France et en Angleterre.

Un chapelier envoie une annonce française à un journal anglais, priant le solliciteur d'annonce de vouloir bien en faire la traduction. Le traducteur est un anglais qui croit connaître toutes les particularités de la langue française. *Cha-peau*, se dit-il ? C'est cela, l'adjectif se met après le nom dans la langue française. Le lendemain, notre marchand de chapeaux est tout étonné de lire qu'il vend des *peaux de chats*.

Une tendre vieille fille, qui signe Gertrude, demande au *New York Herald*, s'il n'y aurait pas moyen de trouver celui d'exterminer humainement les bataillons de chats laissés sans ressources et sans asile par les citoyens et citoyennes qui ferment leurs maisons l'été pour courir aux bains de mer ou aux montagnes. Ces orphelins ne rappellent nullement la chanson : "Ceux-là sont heureux, qui sont amoureux, et sous l'œil des cieux, s'en vont deux à deux." Amoureux, ils le sont, sans conteste ; l'œil des cieux, ils l'ont, cela va sans dire ; mais ils ne s'en vont pas deux, loin de là ! C'est par bande de quatre, six, huit, qu'ils courent sur nos toits, dans nos cours, le long de nos clôtures. Quant à être heureux, ils n'en ont pas l'air, à en juger par leur abominables concertos de damnés. De plus, ils attrapent de temps à autre de bonnes torgnoles et s'en vont ensuite opérer, dans quelque coin, une longue et ignominieuse crevaision.

Quelle touchante sympathie.

La Législature de l'Iowa a voté récemment une médaille d'honneur à Miss Kate Shelly pour avoir sauvé de la destruction un train de passagers, il y a trois ans, sur la ligne Chicago et Northwestern. Cette médaille a été présentée officiellement, le 4 Juillet, à la modeste héroïne, dans le village d'Ogden, où s'étaient donné rendez-vous les villes et les bourgades voisines. Un

train spécial avait amené de Bonee, son lieu de naissance, Miss Shelly, sa famille et les invités de distinction. C'est le secrétaire particulier du gouverneur Sherman, de l'Iowa, qui a fait les honneurs de la journée à la jeune fille, qui, après la cérémonie de la présentation de la médaille—belle œuvre d'art, de la valeur de \$150—a reçu, dans le parc du village, les hommages d'une foule respectueuse et empressée à la féliciter. Miss Shelly a aujourd'hui 18 ans. Elle n'en avait donc que quinze lorsque le 6 Juillet 1881, pendant une affreuse nuit d'orage qui avait changé en torrent un aussi large ruisseau et détruit les solives qui soutenaient les rails sur lesquels devait passer le train express d'Omaha, elle partit, malgré sa mère et, une lanterne à la main, traversa ce torrent sur les rails demeurés seuls au-dessus du gouffre, et à force d'énergie et de miracles d'équilibre arriva juste à temps à la station de Moingona pour avertir l'express de la catastrophe qui l'attendait s'il allait plus loin.

En Tunisie, un homme épouse sapro pre veuve. Drôles de mœurs. Les journeaux s'amusaient à propos d'une aventure arrivée à un vieux tunisien qui s'est mis en colère contre sa jeune épouse, de l'avoir répudié, selon leurs coutumes, et la répudiant, d'avoir employé la deuxième formule.

Avec la première, où le nom de Mahomet n'est prononcé qu'une fois, il y a moyen de s'arranger : l'époux, si les regrets viennent, peut, dès le matin, reprendre l'épouse que, la veille, il a renvoyée. Avec la deuxième formule, c'est la plus grave : Mahomet y est attesté trois fois, ce qui fait de la chose un serment aussi inviolable que celui des dieux grecs, alors qu'ils avaient jurés par le Styx.

À moins cependant—et c'est là l'originalité de la coutume tunisienne—à moins que la femme soit remariée dans l'intervalle et qu'un nouveau mari l'ait à son tour répudiée, auquel cas l'ancien a parfaitement le droit de l'épouser encore, sans remords aucun, et comme si elle était veuve.

— Voyez-vous, Madame, disait-on, votre fils vous ruine. A quoi pense-t-il donc ?

— Il ne pense pas, chère amie, il dépense.

On joue dans le moment au Palais de Cristal Giroflée Girofla. Cet opéra a eu chaque soir un grand succès.

Mlle Janet Edmondson, Mlle Wentworth et signor Baracolini ont prouvé qu'ils étaient des artistes consommées ; on peut dire qu'ils ont été les favoris du public.

LE COIN POUR RIRE.

LA PATIENCE A L'ÉPREUVE.

Un soir d'hiver, Dieu sait comme il gelait, Ivre et demi, Vincent cherchait son gîte ; Et le bouhomme à qui le pied tremblait, Tombait souvent, bien qu'il n'allait pas vite. Il tomba tant, qu'enfin il en fut las ; Les vilains mots s'échappaient de sa bouche ; En maudissant mille fois le verglas, Sur les cailloux le voilà qui se couche, À ses côtés un sien ami passant, Le reconnaît et lui dit avec zèle : « Comment ! c'est toi ! que fais-tu là, Vincent ? — Ce que je fais ?... moi, j'attends qu'il dégele. »

Définition du parapluie :

Ami commode, ami nouveau
Qui contre l'ordinaire usage,
Reste à l'écart quand il fait beau,
Et se montre les jours d'orage.

.

—Un journal américain nous rapporte le fait suivant pour établir l'efficacité de l'annonce dans les journaux.

Dernièrement le *Morning News* publiait ce qui suit :

"Garçon demandé s'adresser à G. D. R. Hubblard, No. 379 State Street

Deux jours après, le même journal publiait cette autre annonce ;

"En cette ville, un garçon est né à M. et Mde. G. D. R. Hubblard."

Dites maintenant que les annonces ne sont pas efficaces

.

Chantons les amours de Jeanne.
Chantons les amours de Jean.
Rien n'est si charmant que Jeanne.
Rien n'est si charmant que Jean.

Jean ne fait rien que pour Jeanne,
Et Jeanne fait tout pour Jean ;
Jean aime tout avec Jeanne,
Jeanne n'aime rien sans Jean.

On n'a qu'à chagriner Jeanne
Si l'on veut voir pleurer Jean ;
Si l'on veut voir rire Jeanne,
On n'a qu'à divertir Jean.

Jean met la table avec Jeanne,
Jeanne s'y place avec Jean ;
A tout ce que goûte Jeanne,
Aussitôt veut goûter Jean.

Vous voyez se lever Jeanne
Sitôt que se lève Jean ;
Jean recherche toujours Jeanne,
Jeanne retrouve toujours Jean.

Si toute maîtresse est Jeanne,
Et si tout amant est Jean,
La femme est une autre Jeanne,
Et l'époux un autre Jean.

Jean vient donc d'épouser Jeanne,
Jeanne est la femme de Jean,
Jean ne reconnaît plus Jeanne,
Et Jeanne méconnaît Jean.

Tout ce qui revient à Jeanne
Est sûr de déplaire à Jean ;
Quand vous verrez rire Jeanne
Vous entendrez gronder Jean.

Le mets que ragoûte Jeanne
Soulève le cœur à Jean ;
Le lit où va coucher Jeanne,
Ce n'est plus le lit de Jean.

Jean ne peut vivre avec Jeanne,
Jeanne se meurt avec Jean ;
Jean prie Dieu de prendre Jeanne,
Jeanne au diable donne Jean.

Le jour qu'expirera Jeanne
Sera le beau jour de Jean ;
On ne verra danser Jeanne
Que sur la fosse de Jean.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE.—LE MAUDIT

XIV

CHATEAUX EN ESPAGNE.

(Suite.)

Les deux autres voyageurs s'étaient également arrêtés. Tous les trois dirigeaient leurs regards vers le même point.

Sur la crête de la montagne des lumières rougeâtres couraient çà et là, tantôt se mouvant à droite, tantôt disparaissant pour se montrer presque aussitôt après à gauche.

—Que veut dire cela ? demanda le curé intrigué.

—Je l'ignore, répondit Jayme, J'ai passé bien des nuits dehors. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

—Sans doute quelque feu allumé par les bergers, objecta Anastase qui, visiblement pris de peur, cherchait une explication à son trouble.

—Les feux ne voyagent pas, répliqua malicieusement Jayme, et puis il ne fait pas un temps à devoir se chauffer.

—Si c'étaient les insurgés ? articula le muletier, tout pâle.

—Qu'importe ! fit le contrebandier. Avançons, nous verrons mieux de près.

Anastase, sans rien répondre, avait lâché la bride d'un mouvement automatique et était allé se poster derrière la mule.

Jayme eut un sourire. La poltronnerie du paysan était à la fois comique et pitoyable.

—Nous ne pouvons rester ici, continua le contrebandier.

Il alla prendre la bride de la bête qu'il tira à lui pour la faire avancer.

Le curé avait fait un grand signe de croix en recommandant son âme à Dieu.

Anastase, lui, eût donné cent douros pour se trouver dans sa cabane, et tout bas il marmotait :

—Je n'aurais pas dû prêter ma mule.

Mais Jayme faisait semblant de ne rien entendre et marchait toujours, traînant le curé et la monture.

Le muletier avait hésité un moment. Devait-il les suivre ou rester sur place ? Ce dernier parti l'eût laissé seul. Il emboîta le pas comme s'il eût été mené à la remorque.

Tout à coup le son d'un cornet à bouquin vibra au loin.

Taco, qui avait rejoint son maître, se mit à aboyer avec force.

—Hahé, Taco, cria Jayme en lui allongeant un coup de pied.

Le chien se replia en arrière, la queue entre les jambes.

L'appel donné par le cornet à bouquin avait été entendu, et de plusieurs côtés à la fois des sonneries répétées y avaient répondu.

Simultanément la montagne s'était couronnée en divers endroits de grandes flammes rougeâtres. Bientôt des voix d'homme qui semblaient se chercher se mêlèrent à des aboiements de chiens. Jayme avait posé ses deux mains en avant au-dessus des yeux pour mieux voir.

—Ce sont des gens qui portent des torches, dit-il.

Et ramenant ses deux mains à la bouche en guise de porte-voix :

—Ohé ! de la montagne, cria-t-il à pleins poumons.

Ce cri roula dans la foudrière, monta sur les pentes, puis se perdit au loin, répercuté par les taillis.

Un long silence succéda.

Comme le contrebandier allait renouveler son injonction :

—Qui va là ? interrogèrent au loin plusieurs voix également anxieuses.

—Nous sommes trois qui nous rendons à la Chênaie, répondit Jayme.

Les torches se rapprochèrent brusquement. Plusieurs hommes dévalèrent en même temps de la montagne.

Un cri parti du groupe des arrivants. Deux minutes après Diégo était dans les bras du curé.

—Ah ! vous nous avez donné une belle peur, monsieur l'abbé, dit le jeune homme en laissant couler sur ses joues deux grosses larmes de joie.

—Et Marie ? demanda le vieillard qui avait peine à se remettre de son émotion. Elle doit avoir été bien inquiète depuis mon départ de la Chênaie.

—Elle a craint comme tout le monde qu'il ne vous fût arrivé quelque malheur irréparable, mais les signaux que vous venez d'entendre l'auront un peu rassurée.

Rafael et le sergent Robreno s'étaient avancés et avaient serré la main au prêtre.

—Partons, mes enfants, dit l'abbé, touché de ces témoignages d'affections. Il ne faut point prolonger la peine de ceux qui nous attendent.

Diégo, Rafael et le sergent prirent les devants aussi impatients l'un que l'autre d'annoncer l'heureuse nouvelle aux gens du village.

Ils étaient encore à un quart d'heure de la Chênaie quand ils aperçurent dans le chemin la nièce de l'abbé, entourée de quelques femmes.

Depuis le départ de Diégo et des autres habitants de la Chênaie qui avaient promis de battre les environs pour retrouver les traces du curé, la pauvre Marie, en proie au plus profond accablement, était restée assise à sa fenêtre, interrogeant l'horizon d'un regard anxieux et cherchant à découvrir, dans les appels lointains des cornets à bouquin, le sort de son bienfaiteur.

Aussi eut-elle un tressaillement quand elle aperçut au bout de la route, aussi loin que ses regards pouvaient porter, plusieurs silhouettes qui semblaient s'approcher du presbytère. Peu à peu les ombres confuses qu'elle voyait ainsi se mouvoir et grandir d'instant en instant prirent des formes plus accusées. Sa perplexité ne fut toutefois pas de longue durée. Aux exclamations de joie des arrivants, elle reconnut qu'il s'était passé quelque événement de bon augure. Bientôt elle distingua la voix de Diégo, qui criait en agitant un mouchoir :

—Le voici.... le voici....

Ce cri avait retenti presqu'au même moment jusqu'aux habitants les plus éloignés du village, car cent bouches s'étaient empressées de le transmettre de maison en maison. Chacun était accouru pour fêter le retour du pasteur et de ceux à qui il devait son salut. Marie s'était élancée la première au-devant d'eux. Du plus loin que Diégo la vit, il la tranquillisa par un geste expressif.

—Je lui ai parlé, il ne tardera pas à se trouver parmi nous, dit-il avec précipitation aussitôt qu'il fut à portée de se faire entendre.

La jeune fille avait fait un mouvement pour

se jeter dans ses bras, tant elle était heureuse et fière de l'espèce d'ovation dont il était l'objet, et qui réparait si complètement la pénible impression restée dans quelques esprits à la suite de l'altercation de Diégo avec son père.

Cependant elle s'était ravisée, en se rappelant qu'elle ne devait pas fournir un nouvel aliment à la malice de ceux qui avaient épousé la cause de l'alcade.

Dans l'intervalle, la petite troupe composée du curé, d'Anastase et de Jayme, escortée par une douzaine de paysans, était arrivée pas à pas jusqu'à l'église. L'abbé Juan, aidé par vingt bras en même temps, avait mis pied à terre, et, soutenu par sa nièce et par Diégo, il avait lentement gravi les degrés de l'escalier et était rentré dans la grande pièce, où il s'était laissé choir dans un fauteuil.

Rafaël et le sergent Robreno se tenaient avec Diégo et Jayme debout, auprès de lui. Marie allait et venait, disposant sur la table tout ce que l'armoire contenait de provisions, pour reconforter son oncle et ceux qui l'avaient ramené.

Dans son contentement, elle n'avait pas arrêté ses regards sur le bandage qui ceignait la tête du blessé. Lorsqu'elle le remarqua, elle eut un cri de surprise et d'effroi ; mais le vieillard la rassura en lui répétant qu'il n'éprouvait aucune souffrance et que la plaie avait commencé à se cicatrifier.

Il fallut nécessairement à ces raisons ajouter tous les détails qui avaient accompagné l'accident, et comme l'abbé parlait avec lenteur et était à chaque moment interrompu par les interrogations, il se passa près d'une heure avant que chacun eût obtenu satisfaction. Le curé ne manqua point de faire l'éloge de Jayme, à qui il était, disait-il, redevable de la vie. Il offrit au contrebandier l'hospitalité au presbytère, en échange de celle que Tonia lui avait si cordialement donnée dans la forêt. Mais Jayme, aussi modeste que bon, se répandit en excuses et demanda comme une grâce qu'on le laissât partir immédiatement.

—J'ai besoin, dit-il, de rentrer au logis avant demain. Je l'ai, du reste, promis à Tonia, et j'ai l'habitude de tenir parole.

Comme ce refus de séjourner plus longtemps à la Chénaie était péremptoire, personne ne voulut le contrarier. Après avoir serré la main de l'abbé et lui avoir renouvelé de grand cœur ses offres de service, Jayme alla rejoindre Anastase, et tous deux quittèrent le village, heureux d'avoir fait une bonne action.

Leur départ fut suivi presque aussitôt de celui de Rafaël, qui regagna le moulin du Carrefour ; puis Diégo et le sergent allèrent retrouver la cellule de l'église qui leur servait provisoirement de logement.

Le curé et Marie étaient restés seuls.

—Savez-vous, mon oncle, dit la jeune fille, qui ne connaissait encore rien de l'issue des démarches du vieillard, que le sergent quitte demain la Chénaie avec les recrues ?

L'abbé Juan eut un profond espoir. Il ne répondit point, et son silence fit frissonner de crainte la pauvre enfant. Mais elle était trop inquiète pour vouloir demeurer plus longtemps dans l'incertitude. Torturé par l'appréhension, soutenu par l'espérance, son cœur se fût brisé au combat de ces sentiments opposés, si ce combat n'avait cessé promptement. Elle aurait voulu en même temps tout savoir et tout ignorer, et elle sentait que dans l'une ou l'autre de ces alternatives il n'y avait pour elle qu'amertume et souci.

Quant au vieillard, oubliant un moment les préoccupations de sa nièce, il avait promené ses regards autour de la chambre, comme s'il eût

cherché quelqu'un, puis il avait demandé avec un visible mécontentement :

—Et Roch ? Pourquoi n'était-il point ici, il y a un instant ? Qu'est-il devenu ?

—Je l'ignore, répondit la jeune fille avec indifférence. Il y a deux jours que je ne l'ai vu.

—Deux jours ! s'exclama le curé en faisant un bond sur son siège.

—Je croyais, mon oncle, que vous aviez autorisé cette absence.

—Ne dis pas absence, dis disparition mon enfant. Il y a là évidemment un mystère.

Le vieillard s'était levé et arpentait la pièce, marchant de long, la tête baissée et pensive.

Machinalement ses yeux s'attachèrent sur Marie, adossée à la cheminée et pareille à une statue.

Il la contempla un moment, puis lui prenant tout à coup les deux mains :

—Mon enfant, dit-il, je comprends ta douleur mais j'ai pour devoir de te dire la vérité ; mon voyage a été inutile. Diégo partira.

La jeune fille eut un cri déchirant et faillit s'évanouir.

—Courage, mon enfant, dit le prêtre, il nous reste quelques heures encore, et Dieu n'a besoin que d'un instant pour nous sauver. Je veux boire le calice jusqu'à la lie et faire un effort suprême, un effort désespéré. A la première pointe du jour, j'irai chez don Gaspar, je lui parlerai, je me jetterai à ses pieds...

Marie ne l'écoutait pas. Elle était tombée à genoux devant l'image de la Ste. Vierge et priait, le visage inondé de larmes.

Le curé attendait une réplique. Mais lorsqu'il vit que sa nièce avait recours à la plus sûre consolation des affligés, il se rassit, joignit les mains et murmura avec l'accent d'une âme profondément navrée :

—Cela ne se peut pas ; non, cela ne se peut pas !

XVIII

LE MYSTÈRE

Le voyage de Roch à Salamanque avec le meunier Blas s'était passé sans incident. Ils avaient trouvé aux portes même de la ville un tabellion qui avaient régularisé leur marché. Toutes les écritures dûment passées pour substituer le sacristain à Rafaël, ils avaient repris le chemin du moulin, où la tante Paca les attendait avec impatience. La brave femme avait improvisé un repas copieux, et les bouteilles alignées sur la table indiquaient que l'on allait sceller le contrat autrement qu'avec des échanges de paroles et de signatures.

Cependant le repas ne fut pas aussi joyeux que la digne meunière se l'était promis ; il eût fallu, pour l'animer, que Rafaël y assistât, et qu'aucune pensée triste n'occupât l'esprit du sacristain. Or, bien que Roch ne regrettât point sa résolution, la certitude qu'il allait bientôt quitter ce village où s'était passée toute son enfance et où il laisserait, peut-être pour ne plus les revoir, tous ceux qu'il aimait, le livrait malgré lui à une sombre mélancolie, et les gais propos, le bon vin de l'oncle Blas et de sa femme ne parvenaient guère à la chasser.

—Dis-moi, enfant, s'exclama enfin la tante Paca, te repentirais-tu d'avoir fait ce que tu as fait... ?

—Me repentir, tante Paca ! s'écria le jeune homme. Ah ! vous me connaissez mal. Ne vous ai-je pas confié mon secret ? Et pouvais-je ou devais-je agir autrement que je n'ai fait ?

—Mais pourquoi, hasarda le meunier qui brûlait toujours de savoir le véritable motif de la détermination du sacristain, pourquoi, maintenant qu'il n'y a plus à revenir sur nos conven-

tions, ne pas dire tout haut la vraie raison de ton départ ?

—Oncle Blas, répliqua gravement l'orphelin, il y a des projets que l'on n'exécute qu'au prix d'une extrême discrétion. D'ailleurs je n'ai pas à tirer vanité de ma décision. Je l'ai prise sciemment, avec calme, et plus j'y réfléchis, plus je suis convaincu que j'ai fait mon devoir.

—Eh bien, soit, n'en parlons plus, dit le meunier en vidant son verre d'un trait. Quoi que tu en aies, tu ne m'empêcheras pas de répéter partout que tu es de ces cœurs simples, mais grands, qui ne mettent point leur ambition à satisfaire leurs intérêts égoïstes et abdiquent plutôt leur bonheur personnel pour se dévouer au bien d'autrui. Quel père ne serait orgueilleux d'avoir un fils tel que toi ?

Une larme brilla dans les yeux de Roch. Pour la première fois depuis bien des années, l'orphelin se rendait compte de la réalité de sa situation. Oh ! sans doute, il eût fait, lui, la joie, l'orgueil d'un père : il eût aimé, vénéré, adoré sa mère ; et ce sang, qu'il consentait aujourd'hui si généreusement à verser pour un étranger, combien n'eût-il pas été plus ardent à le répandre pour les siens. Hélas ! sa bonté naturelle, sa constante douceur, sa patience proverbiale, son humilité toujours prête au sacrifice n'avaient point suffi pour lui épargner les plus dures épreuves. Privé de famille, il n'avait connu que fort vaguement ces joies du premier âge dont le souvenir forme comme le fond même de la vie : puis, quand le premier sentiment d'amour s'était éveillé en lui, il avait senti tout à coup un vent brûlant passer sur son âme et dessécher à jamais la fleur si riante de ses espérances, morte et fanée maintenant comme le petit bouquet de violettes qu'il baisait en pleurant dans ses nuits d'insomnie !

Toutes ces pensées envahissaient son cerveau il serait demeuré dans cette prostration pendant plusieurs heures, si l'oncle Blas ne l'avait arraché à sa torpeur en le secouant vivement par le bras.

—Hé ! diantre ! s'écria le meunier, crois-tu donc que ces bouteilles sont sorties de la cave pour y rentrer toutes pleines ? Buvans mon garçon, et noie ton dernier souci, s'il t'en reste.

La tante Paca avait rempli les verres et levait le sien à la hauteur de ses lèvres :

—A la santé du futur capitaine, dit-elle, et à tous ceux qu'il l'aime !

Cette dernière parole électrisa le jeune homme.

—Merci, tante Paca, dit-il après avoir avalé une gorgée de vin. A votre santé à tous deux, braves gens qui m'avez rendu un si grand service !

—Le service est pour nous, enfant, dit la meunière en comprimant un sanglot. Et ne crois pas que nous soyons quitte pour quelques pièces d'or...

—...Qu'il n'a pas encore touchées, compléta l'oncle Blas. J'aurais dû commencer par là, mon garçon, et te compter les huit mille réaux.

Il se leva et alla tout de suite à une armoire d'où il tira un gros sac, puis il étala les douros pièce à pièce sur la table.

—Vingt et une onces d'or, comme nous avons dit et écrit, ajouta-t-il ; vérifie si tu veux.

Roch avait, de son côté, pris dans sa ceinture une bourse en fil d'estame comme en ont les muletiers. Il y avait laissé tomber de l'argent, indifféremment, sans le regarder. Ensuite il avait atteint l'écritoire, et sur un bout de papier il avait écrit une lettre qu'il avait enfermée dans la bourse.

Remettant alors la bourse dans sa ceinture, et saisissant son chapeau et son bâton, il se leva pour prendre congé.—(A continuer.)

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
CADIEUX & DEROME

205 et 207 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

TAPISSERIES! TAPISSERIES!

DE TOUS LES GENRES ET DE TOUS LES GOUTS,
Depuis 5 cents à \$2.50 la pièce.

Patrons des plus Nouveaux.

TAPISSERIES POUR APPARTEMENTS,
POUR PLAFONDS,
BORDURES, DÉCORATIONS, ETC.

Voici de nouveau le printemps, la saison où tout change, tout se transforme, tout prend une toilette nouvelle, depuis la nature, qui abandonne son manteau glacé pour se parer d'une robe verte éclatante, jusqu'à l'homme qui quitte son capot de fourrure, jusqu'aux maisons que l'on crépit, que l'on blanchit, que l'on peint, que l'on décore, que l'on tapisse. La tapisserie, c'est là la toilette d'une maison, et, chacun le sait, pour avoir une jolie toilette, il ne suffit pas de dépenser beaucoup d'argent. Une personne de goût peut être mieux vêtue avec un peu d'argent qu'une autre habillée luxueusement, mais avec mauvais goût. Il en est de même des maisons : prenez votre tapisserie parmi les patrons nombreux et bien choisis, votre demeure aura bien meilleur air.

Examinez ceux de la librairie CADIEUX & DEROME, rue Notre-Dame, vous y trouverez des modèles de toutes espèces, et à la portée de toutes les bourses.

ON ENVOIE DES ECHANTILLONS SUR DEMANDE.

CRYSTAL PALACE OPERA HOUSE

Carré Dominion en face de l'Hotel Windsor

ROLAND G. I. BARNETT, Locataire et Gerant.

LUNDI 14 JUILLET ET LES JOURS SUIVANTS

LES CLOCHES DE CORNEVILLE

PRIX POPULAIRES : 75, 50, 25 et 15c. LOGES : \$5.00 et \$6.00.

PLUMES TEINTES EN NOIR
BRILLANT.

WILLIAM SNOW

Fabricant de PLUMES d'Autruches,

2025 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

Plumes frisées, nettoyées et teintées en toutes couleurs.

L'ART ET LA MODE

Journal illustré, publié à Paris tous les samedis

Cette publication a une grande circulation et convient surtout à la classe aisée.

Prix de l'abonnement : \$12.00 par an

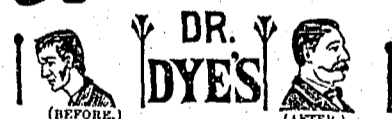
Frais de poste non compris.

S'adresser Rue Halévy, No. 8

EN FACE L'OPERA

PARIS.

30 DAYS TRIAL



DR. DYE'S
ELECTRO-VOLTAIC BELT and other ELECTRIC APPLIANCES are sent on 30 Days' Trial TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, who are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE, resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address
VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.

L'ALBUM MUSICAL

1. Recueil de Musique et de Littérature Musicale.

Parait tous les mois, 16 pages de musique et 8 pages de texte, Musique d'Orgue et de Piano, Romances, Chansons et Chansonnettes des meilleurs auteurs.

Prix d'abonnement - - \$3.00

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 centimes.

A. FILIATRAULT & CIE.,

Editeurs-Propriétaires,

25, Rue St. Gabriel, Montréal.

Boite 325, P.O.



PÂTE CHEVALIER

Pâte de Gomme d'Epinette rouge du Docteur Chevallier.

Enregistrée à Ottawa et à Washington. Supérieure aux Sirops de Gomme d'Epinette. 25 cents la boîte. LAVIOLETTE & NELSON, Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Epinette est de beaucoup supérieure au Sirop; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portative. La boîte 25c. demandez par la poste.

GOUDRON DE NORVÈGE

De la Pharmacie de Lyon.

Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.

50 cents le flacon. LAVIOLETTE & NELSON, Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infallible contre la Toux, le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demit-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens, 209 Rue Notre-Dame, Montréal.

CORYZINE

GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU. Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza. Enregistrée à Ottawa.

PRIX 25 CENTS LA BOITE. LAVIOLETTE & NELSON, Propriétaires, Montréal.

La Poudre (Coryzine, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boite 25c.

PRESCRIPTION DU DR. NELSON

LE REMÈDE INFAILLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin pour enfants d'aucun âge.

PRIX 25 CENTS. Enregistrée à Ottawa. LAVIOLETTE & NELSON, Propriétaires, Montréal.

La prescription du Dr. Nelson pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille 25c.

Le Baume de Jeunesse

DES DAMES

POUR EMBELLIR ET PRÉSERVER LE TEINT

Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaires. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En Vente chez tous les Pharmaciens

FLACON D'ESSAI Seulement 25c.

A VENDRE.

10,000,000 DE PIEDS DE Bois de Sciage

de toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

AUSSE

Lattes, Bardeaux,

Sciés et fendus

Bois de Charpente

En Pin et en Epinette.

A. HURTEAU & FRERE,

Coin des Rues Dorchester et Sanguinet, MONTREAL.

E. A. D. MORGAN, B. C. L. AVOCAT,

Commissaire pour Ontario et Manitoba

112 RUE ST. FRANCOIS-XAVIER,

BOITE B. P. 310.

Frechon, Lefebvre & Cie,

245 RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL.

BRONZES ET ORNEMENTS D'EGLISE,

Chasublerie, Vases Sacrés, Soieries, Vins de Messe, Huile d'olive, Cierges, etc.

Balance d'un Stock de Banqueroute à grande réduction.

MAGNIFIQUES CHROMOS DE LA MORT DE ST. JOSEPH.

Creven Cotton Co.

BRANTFORD, Ont.

COTONS A DRAPS

(Sheeting) ECRUS.

AGENT :

S. DAVISON,

16, Colborne Street, Toronto.